

Venezuela: Brest-Litovsk dans les Caraïbes : l'audace léniniste face à l'annihilation. - Amérique latine-Bolivar Infos

Bolivar Infos

Par José Manuel Rivero

Dans l'histoire des processus révolutionnaires, le dogmatisme est souvent le prélude de la défaite, tandis que la capacité à effectuer une analyse froide et matérialiste de la conjoncture concrète est ce qui garantit la continuité historique. Les images que nous avons vues les 11 et 12 février 2026 — la présidente par intérim Delcy Rodríguez recevant le secrétaire à l'Énergie des États-Unis, Christopher Wright, au Palais de Miraflores et accordant une interview à la chaîne NBC — ont déclenché une tempête de confusion compréhensible dans certains secteurs de la gauche internationale et du mouvement bolivarien lui-même. On entend des accusations graves : capitulation, pacte avec l'exécuteur, trahison de la mémoire des morts du 3 janvier. Cependant, une analyse rigoureuse, dénuée d'idéologies schématiques et centrée sur la corrélation réelle des forces, nous révèle que nous ne sommes pas face à une capitulation, mais à une manœuvre de survie politique. Une manœuvre qui trouve son reflet historique le plus fidèle dans la pratique de Vladimir Ilich Lénine.

Pour comprendre l'« association productive à long terme » et les récentes mesures de détente, nous devons revenir à l'origine de la contradiction actuelle : l'opération « Lance du Sud ». La réalité objective est que, le 3 janvier, la technologie militaire américaine et sa volonté d'annihilation ont rompu l'équilibre dissuasif qui prévalait. Les alliances stratégiques avec des puissances amies comme la Russie et la Chine, essentielles au cours de la dernière décennie pour la résistance économique et politique, ont montré leurs limites factuelles face à la rapidité de l'agression. L'impérialisme a bombardé différentes villes et lieux stratégiques du Venezuela dans une incursion éclair, causant plus d'une centaine de morts et réussissant l'enlèvement du président constitutionnel Nicolás Maduro et de la députée Cilia Flores. Face à ce scénario de catastrophe imminente, où l'option était la consommation collective sous une deuxième vague de bombardements ou la préservation de l'instrument politique pour continuer à lutter, la direction bolivarienne, avec une lucidité que l'histoire reconnaîtra, a opté pour la vie du projet révolutionnaire.

C'est ici que l'histoire nous convoque à l'hiver russe de 1918. La jeune République soviétique, assiégée et épuisée par la guerre impérialiste, faisait face à l'avance implacable de l'armée allemande. Lénine, contre l'opinion des « communistes de gauche » qui exigeaient une guerre révolutionnaire perçue comme héroïque mais objectivement suicidaire, a imposé la signature du Traité de Brest-Litovsk. Cet accord a été extrêmement douloureux : la Russie a cédé de vastes territoires, de la population et des ressources industrielles à l'Allemagne en échange d'une seule chose : un répit, une paix immédiate. La thèse léniniste était d'une clarté absolue : il fallait « céder de l'espace pour gagner du temps ». Il était impératif de sacrifier l'accessoire — territoire et ressources, récupérables dans une autre corrélation de forces — pour sauver l'essentiel : l'existence même du pouvoir soviétique. L'histoire lui a donné raison. Ce « répit » a permis de consolider l'État, de créer l'Armée rouge, et des décennies plus tard, cette même Union soviétique a été la force qui a brisé l'épine dorsale du nazisme-fascisme pendant la Seconde Guerre mondiale, au prix d'un coût humain incalculable, mais aussi la puissance qui, dans les années suivantes, a contribué de manière décisive à la lutte anticoloniale et à l'indépendance de nombreux peuples, et a soutenu solidement la Révolution cubaine face au blocus criminel des États-Unis.

Ce que Delcy Rodríguez, en tant que présidente par intérim, met en œuvre aujourd'hui est une transposition dialectique, en sauvegardant les distances historiques, de la leçon stratégique de Brest-Litovsk.

En s'asseyant pour parler de « justice commerciale » devant les caméras américaines, elle applique la maxime léniniste dans les Caraïbes : céder « de l'espace » (ressources énergétiques, parts de marché) pour gagner « du temps » (la survie physique de l'État et la réorganisation des forces révolutionnaires).

Mais cette manœuvre de repliement tactique ne se limite pas à l'économie ; elle s'étend au terrain complexe de la pacification interne. La récente décision d'accorder des amnisties ne doit pas être lue à travers le prisme déformant de la propagande occidentale, qui parle de "prisonniers politiques". Il s'agit d'une mesure d'État profondément souveraine et courageuse, appliquée à des individus poursuivis pour des crimes qui, sous toute législation d'un pays occidental, seraient qualifiés sans ambiguïté de terrorisme. En les amnistiant, le gouvernement bolivarien ne reconnaît pas une injustice, mais exerce un pouvoir supérieur : il désarme le prétexte de l'"intervention humanitaire" et dégonfle la bannière de la "persécution" que l'impérialisme utilise pour justifier ses bombes. C'est une décompression calculée du front intérieur, un geste de souveraineté qui isole les facteurs d'instabilité pendant que des négociations sont menées sur le front extérieur.

Cette manœuvre, d'une audace politique indiscutable, a un effet secondaire dévastateur pour les ennemis internes de la Patrie. En établissant un dialogue direct avec la Maison Blanche par le biais du pétrole - le véritable fétiche du capital qui anime la politique étrangère américaine - et en "nettoyant" le plateau politique interne par l'amnistie, le gouvernement a neutralisé de fait l'opposition putschiste. Remarquez comment l'envoyé de l'administration Trump parle maintenant de travailler avec "le gouvernement à Miraflores". Maria Corina Machado et ses acolytes, qui rêvaient d'entrer à Caracas sur les chars des Marines, ont été réduits à la plus absolue des irrelevances. L'empire, dans son pragmatisme le plus cru et le plus cruel, a décidé de s'entendre avec celui qui détient le contrôle réel du territoire et des ressources, rejetant sans hésitation ses pions locaux. Loin d'être une trahison, c'est une victoire tactique de premier ordre : elle désarme la menace interne tout en gérant l'agression étrangère, en éliminant la cinquième colonne et en la laissant sans capacité de déstabilisation.

Ceux qui, à partir d'une légitime indignation et de la rage, crient à "la trahison" à partir de postulats abstraits, oublient que l'objectif suprême à ce stade n'est pas la pureté d'une esthétique révolutionnaire, mais deux objectifs concrets et inaliénables : éviter que le Venezuela soit réduit en cendres comme Gaza, et obtenir le retour en vie de Nicolás Maduro et de Cilia Flores. La présidente par intérim l'a clairement indiqué à chaque instant, même devant les médias américains qui ont couvert la visite de Christopher Wright : Nicolás Maduro reste le seul dirigeant légitime, et sa libération est l'axe de toute négociation. Chaque baril de pétrole négocié aujourd'hui, chaque geste de détente sous cette "trêve armée", n'est pas une fin en soi, mais une pièce sur l'échiquier pour négocier la liberté des otages. La conjoncture politique et la nécessité de préserver l'appareil productif exigent aujourd'hui de freiner l'agression ; si cela nécessite de s'asseoir avec le monstre dans sa propre tanière, on le fait. Non par soumission, mais comme le seul chemin dialectique pour préserver la souveraineté à long terme et récupérer le président constitutionnel. L'histoire, avec la perspective que donne le temps, absoudra cette stratégie. Parce que la révolution ne se suicide pas ; elle résiste, manœuvre, survit et, à partir de cette survie forgée dans l'audace, elle est sûre de vaincre.

Par : José Manuel Rivero
Avocat et analyste politique

<https://www.resumenlatinoamericano.org/2026/02/18/pensamiento-critico-brest-litovsk-en-el-caribe-la-audacia-leninista-frente-a-la-aniquilacion/>